



# LE RADEAU DE LA MÉDUSE

## ENTRETIEN AVEC THOMAS JOLLY

### **Comment avez-vous découvert ce texte de Georg Kaiser qui est peu connu et très peu joué ?**

**Thomas Jolly :** Je l'ai découvert quand j'étais étudiant à l'École du Théâtre national de Bretagne. C'était en 2003 et cela fait treize ans que je rêve de le monter. Une des difficultés pour « passer à l'acte » était liée au fait que les rôles doivent être tenus par de jeunes gens. Aujourd'hui, cet obstacle est levé car dès que Stanislas Nordey m'a proposé de travailler avec les élèves de troisième année de l'École du Théâtre national de Strasbourg pour mettre en scène leur premier spectacle professionnel, j'ai immédiatement pensé que le moment était venu de mettre en œuvre ce projet. Il y a douze rôles – six de filles et six de garçons – ce qui correspond exactement au nombre d'élèves de chaque sexe dans la promotion. Il y a enfin un treizième personnage... mais n'en disons pas davantage.

### **Écrit entre 1940 et 1943, d'après un fait réel (le torpillage par un sous-marin allemand d'un paquebot anglais qui transportait des enfants vers le Canada), ce texte résonne-t-il un peu différemment aujourd'hui selon vous ?**

Très certainement. Il s'agit d'abord d'êtres humains qui fuient la guerre... Ici, d'enfants qui fuient une guerre d'adultes. Ils se retrouvent sur un canot de sauvetage et vont commettre un acte irréparable au nom de l'interprétation d'un texte religieux, chrétien en l'occurrence. Si Georg Kaiser indique treize personnages, c'est pour introduire le chiffre fatidique de la Cène où Jésus est entouré des douze apôtres. Ils sont donc treize, un de trop... Car à treize, pensent certains, le salut ne viendra jamais... Le thème de la religion et de l'endoctrinement pourrait être relativement ambigu mais l'on sent bien la position de Georg Kaiser au sein de ce débat tragique. En fonction de ses croyances, l'homme peut justifier le pire et se sentir dans son droit. C'est assez monstrueux car le règlement pousse au drame. Au nom de mes croyances, je peux justifier tous mes actes, même ceux que d'autres trouveraient barbares, bien qu'ils soient de même confession. Ce qui est troublant, c'est qu'il ne s'agit pas d'un débat entre spécialistes de textes religieux mais entre des enfants. Ils ne font que répéter ce qui leur a été inculqué. Seul Allan reste fidèle à sa conscience. De plus, il y a l'idée d'enfants victimes, victimes d'adultes nazis. Ce sont des enfants qui fuient l'Angleterre et les bombardements. Au début, ils se plaignent et se vivent en victimes, ce qu'ils sont bien sûr puisqu'ils sont orphelins. Mais très vite, un peu comme l'écrira plus tard William Golding dans *Sa Majesté des mouches*, ils retrouvent la bestialité, la violence qui habite chaque être humain, plus évidente chez les adultes mais très présente, à l'état latent, chez les enfants. C'est ce que dit Georg Kaiser avec une force étonnante. La barbarie peut surgir n'importe où et à n'importe quel moment. Mais si l'auteur pose la question de cette barbarie latente, il ne donne pas de réponse très claire, ce qui permet heureusement toutes les interprétations possibles. Il y a une grande finesse dans cette ambiguïté permanente. Par la présence de la guerre et de la religion, nous tenons deux axes qui interrogent assez brutalement et très directement le monde d'aujourd'hui.

### **Croyez-vous qu'il y a une référence dans le choix du titre au tableau de Géricault ?**

Les références sont multiples et volontaires. Il y a une référence à la véritable histoire du radeau que les passagers du bateau « la Méduse », échoué et détruit en 1816 au large des côtes mauritaniennes, ont construit pour survivre. Nous parlons du même « micro-monde » qui vit, s'entre-tue, se dévore... Mais il y a aussi une référence à la méduse antique, celle qu'il ne faut pas regarder sous peine d'être paralysé. Comme Allan dans la pièce qui a du mal à regarder Ann. C'est ambivalent. Pour ces deux personnages, un autre thème apparaît et on peut voir la pièce par un prisme presque onirique, comme si l'on avait affaire à un conte noir. Quand il s'agit de l'amour que se portent Allan et Ann, c'est un amour d'enfants. Ils pensent leur amour comme celui qu'ils imaginent entre adultes. Et c'est d'une grande cruauté parfois. Les enfants jouent aux adultes et bien sûr ils vont vraiment se comporter comme eux ; cela les conduit au meurtre. On peut donc faire la comparaison entre les didascalies de Georg Kaiser où la pièce se termine dans une mer toute rouge, et celle dans laquelle meurt la méduse antique après avoir été décapitée, ce rouge sang qui donne naissance au corail.

**Justement, les didascalies scénographiques sont très longues et très nombreuses. Souhaitez-vous les respecter?**

Je commence le travail avec les élèves scénographes et nous réfléchissons à l'organisation du plateau. Il y a des éléments que nous prenons en compte et qui sont inévitables. Un réalisme quasi cinématographique transpire des didascalies. Par exemple, le brouillard qui enveloppe systématiquement le canot... Car l'autre particularité du texte est qu'il s'agit d'un huis-clos, au milieu de l'océan. Un espace restreint au cœur de l'immensité. La question est de distinguer la part onirique et la part réaliste de cette œuvre. Mais je veux que les pistes scénographiques émanent de leurs singularités d'élèves scénographes qui vont se confronter à des espaces de représentation différents puisque, après Avignon, nous jouerons au Théâtre national de Strasbourg puis au Théâtre national de l'Odéon. Dans cette promotion, il y a les sections son, lumière, dramaturgie, scénographie, mise en scène, costume, et il est important que, tous et toutes, se saisissent de l'œuvre à leur endroit... Sur ce projet, je me sens comme un garant de la cohérence globale, comme le conducteur du paquebot qu'ils vont construire ensemble. D'ailleurs, on nomme souvent ce spectacle qui clôt un cycle de trois ans d'études « le spectacle de sortie. » Je préfère penser que je vais construire avec eux un « spectacle d'entrée ». Je trouve le choix de cette pièce assez judicieux puisqu'ils joueront tous des rôles proches de leur âge, et avec toutes les questions liées à leur spécialisation professionnelle.

**La pièce se construit en sept séquences, chacune correspondant à un jour de navigation...**

Oui, il y a sept jours sur l'océan, sept étapes qui conduisent à un dénouement meurtrier et à un vrai questionnement tragique. Qui a tort, qui a raison?... Après nos aventures shakespeariennes, je suis content de revenir à une pièce plus resserrée mais aussi violente. Elle est un vrai concentré de brutalité et de barbarie. On ne peut pas ne pas penser à ces retournements de situations, en particulier après les révolutions, qui transforment les victimes en bourreaux. C'est très pessimiste, d'autant plus qu'il s'agit d'enfants.

**Si le texte de Georg Kaiser met en scène des enfants, le langage employé n'est pas celui qu'on pourrait imaginer dans la bouche d'enfants...**

L'écriture est en effet troublante de ce point de vue car elle joue de la naïveté du langage des enfants mais aussi de leur manière essentielle de dire sans digressions. Cela donne une belle radicalité au texte. Bien sûr, il y a un trouble évident et qui me plaît beaucoup : celui de voir ces jeunes adultes jouer des enfants et si l'on veut être précis, je dirais qu'ils vont jouer des enfants qui jouent à être des adultes... Cela étant, pour avoir déjà travaillé avec eux, du fait de leur jeunesse, le frottement adolescents/adultes opère parfaitement. Nous travaillerons donc sur cet état d'entre-deux, sans tomber dans un pastiche de l'enfance.

Propos recueillis par Jean-François Perrier

	<p><b>6 AU 24 JUILLET 2016</b></p> <p>Tout le Festival sur <a href="http://festival-avignon.com">festival-avignon.com</a></p> <p>    #FDA16</p>	
---	---	---